

Mémoire urbaine et biographie dans deux chroniques urbaines du XVI^e siècle

On connaît bien maintenant l'existence de ces récits de villes appartenant aux XV^e et XVI^e siècles et retraçant le passé d'une ville à partir de notes, d'archives et d'informations collectées et amassées. Cependant, un classement trop rapide de l'ensemble de ces récits sous le vocable de chroniques, journaux, etc., n'a jamais conduit à les appréhender dans leur spécificité.

Pourtant la diversité des formes d'écriture nous oblige à poser le problème des auteurs, et par conséquent d'analyser les textes dans leur singularité, dans un milieu de production à un moment précis. C'est pourquoi nous nous proposons de montrer, à partir de deux chroniques, l'intérêt d'appréhender des éléments biographiques significatifs pour mieux cerner les motivations d'écriture. Autrement dit : comment se présentent les auteurs, que livrent-ils d'eux-mêmes et quelle place s'accordent-ils dans leur récit ? Un questionnement qui permet d'analyser leurs origines sociales, leurs statuts professionnels, leurs préoccupations en tant que citoyen de leur ville.

Les deux chroniques que nous présentons font partie d'un corpus plus important : il s'agit de deux chroniques contemporaines *Le Livre de Podio ou Chroniques d'Étienne Médicis, bourgeois du Puy* et de la *Chronique de Metz* de Philippe de Vigneulles. Toutes les deux ont été éditées, celle d'Étienne par Augustin Chassaing en 1869 et celle de Philippe par Charles Bruneau en 1933¹.

1 — *La Chronique de Philippe de Vigneulles*, éd. Ch. Bruneau, Metz, Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, I (1927), II (1929), III (1931), IV (1933). *Le Livre de Podio*

Pour les fins de cet exposé, il s'agira de voir dans un premier temps en quoi les acquis de l'historiographie, et notamment de la micro histoire, ont permis de réintroduire dans l'analyse l'individu : « en retraçant [son] parcours social et en reconstituant [ses] choix, on s'interroge sur [son] expérience et donc sur le mode de formation de l'identité »². Cela nous conduira dans un second temps à prendre en compte la formation scolaire et littéraire des deux auteurs dans la mesure où nous supposons que celle-ci a été génératrice d'une certaine manière d'écrire l'histoire, en même temps que révélatrice d'un milieu producteur d'une mémoire urbaine au début du XVI^e siècle. Enfin il conviendra de poser la question des motivations d'écriture. Autrement dit, pourquoi écrivent-ils ?

I. L'historiographie de la biographie

Depuis les travaux de C. Ginzburg, N. Zenon Davis, G. Levi, pour ne s'en tenir qu'à une liste restreinte d'historiens, on s'interroge sur les avantages et les inconvénients d'emprunter l'approche biographique. Dans son article sur « Les usages de la biographie », G. Levi³ se fait d'emblée la réflexion : « plus que jamais, la biographie se trouve au cœur des préoccupations des historiens, mais elle accuse clairement ses ambiguïtés. Dans certains cas, on y recourt afin de souligner l'irréductibilité des individus et de leurs comportements à des systèmes normatifs généraux, au nom de l'expérience vécue ; dans d'autres, en revanche, elle est perçue comme le lieu idéal où éprouver la validité des hypothèses scientifiques concernant les pratiques et le fonctionnement effectif des lois et des règles sociales ». Sans s'éterniser sur les débats historiographiques qui ont mobilisé les historiens français, italiens ou anglo-saxons, selon G. Levi, il s'agit tout simplement de poser méthodologiquement les principes : « À mon sens, la plupart des interrogations méthodologiques de l'historiographie contemporaine se posent à propos de la biographie, notamment les rapports avec les sciences sociales, les problèmes des échelles d'analyse, des relations entre règles et pratiques et ceux, complexes, des limites de la liberté et de la rationalité humaines ».

ou *Chroniques d'Étienne Médicis, bourgeois du Puy*, éd. A. Chassaing, Le Puy, 2 tomes, 1859, reprint 1975.

2 — S. Cerutti, « La construction des catégories sociales », dans *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, J. Boutier et D. Julia (dir.), Paris, Autrement, 1995, p. 232.

3 — G. Levi, « Les usages de la biographie », dans *Annales E.S.C.*, n°6, novembre-décembre 1989, p. 1325-1326 et aussi pour les autres citations.

Au fond, la question latente qui se pose aux historiens est la suivante : peut-on écrire la vie d'un individu ? A-t-elle toujours de l'intérêt ? Est-ce si essentiel de savoir qui se cache derrière une œuvre anonyme ? La réponse dépend en réalité de l'œuvre étudiée. Dans le cas de la production historiographique médiévale, la réponse est oui, parce qu'à défaut de connaître le nom de l'auteur, certains aspects biographiques sont indispensables à l'historien de l'historiographie, car « il serait dangereux de vouloir expliquer un écrit historique sans avoir bien mesuré la formation de son auteur »⁴. Que doit-il à ses origines géographiques et sociales ? Que doit-il à son passage ou non par les écoles ? Que doit-il à son statut social, au milieu qu'il a fréquenté, des gens qu'il a côtoyés, des fonctions qu'il a occupées ?

Dès lors, comment définir les contours biographiques de l'auteur ? Dans le cas des chroniques, l'historien a plusieurs solutions. Ou bien il travaille avec des chroniques qui sont anonymes, auquel cas l'œuvre elle-même constituera la première source d'informations à laquelle s'ajoutera une démarche dans différentes sources pouvant livrer des informations supplémentaires. Ou bien l'historien travaille à partir de chroniques signées, dans ce cas l'approche biographique ne sera certes pas si différente même si l'œuvre perd son caractère d'anonymat, l'auteur se présentant et présentant sa démarche dans un prologue. Cependant, l'historien sera confronté à une grille d'analyse différente, car c'est le statut même de l'œuvre qui change, l'auteur s'appropriant son travail en lui accordant un caractère singulier.

Cette affirmation du statut d'auteur de chronique est particulièrement révélatrice dans le cas des deux chroniques retenues ici. Étienne Médis et Philippe de Vigneulles se présentent explicitement comme des marchands drapiers. Par conséquent, cette donnée constitue le socle à partir duquel se pose un ensemble de questions inhérentes à la production des chroniques : pourquoi des marchands drapiers, loin du statut habituel des auteurs des chroniques, écrivent-ils une chronique de leur cité ? Quelles motivations les animent ? Quelle fonction accordent-ils à leur récit ? Autant d'informations qui s'ajoutent aux éléments de bases évoqués plus haut (naissance, formation, métier, etc.).

Une question se pose ici, celle de savoir pourquoi ce sont justement des marchands drapiers qui deviennent des auteurs. L'état de l'enquête ne nous permet pas encore de fournir toutes les données nécessaires pour apporter une réponse. En

4 — B. Guenée, « Introduction », dans *L'historiographie médiévale en Europe* (Paris 29 mars-1^{er} avril 1989), J.-Ph. Genet (éd.), Paris, CNRS, 1991, p. 14.

revanche, une comparaison avec les cas de figure italiens s'avère nécessaire dans la mesure où la similitude du statut des auteurs, des raisons qui ont rendu possible et normal ce type de production historique, du développement de l'idée d'individu, est trop patents pour passer inaperçus. Nous l'évoquerons rapidement à la fin de l'exposé.

Dans le cadre de cette analyse, la comparaison entre Philippe et Étienne s'est imposée d'emblée. Étienne Médicis est né au Puy vers 1475 ; il y meurt vers la fin de 1565. Quant à Philippe de Vigneulles, il naît en 1471 à Vigneulles près de Metz ; la date de sa mort est incertaine, mais on la situe vers 1528. Le fait qu'ils soient contemporains ne constitue pas leur seul lien, ils sont également liés par le métier qu'ils pratiquent. En effet, Philippe et Étienne sont deux marchands drapiers, qui ont tous deux acquis une importante fortune immobilière. Enfin, tous les deux témoignent de leur engagement au sein de leur ville. Étienne est élu en 1516 à l'audition des comptes de l'administration du Puy, avant d'être 4^e puis 2^e consul en 1530 et 1536. Si Philippe n'occupe pas de fonctions politiques à proprement parler, il est souvent consulté par les maîtres échevins lorsque la ville doit prendre des décisions importantes, notamment pour répondre aux appels de l'empereur. En 1518, sa fortune est désormais notoire dans la ville, aussi se voit-il proposer la fonction de change (trésorier de la ville), fonction qu'il refuse. Dans ses *Mémoires*, Philippe invoque *la peine, le danger que c'est, je humblement remerciai les bons seigneurs de leur offre et me tins en mon estat*⁵.

On retiendra d'emblée l'ensemble des éléments qui rapprochent nos deux auteurs, c'est-à-dire non seulement leur contemporanéité mais aussi la similitude de leur carrière et leur désir inaltérable de défendre l'idée d'un patriotisme urbain : les deux auteurs l'exprimeront à travers un même dessein, celui de transmettre la mémoire de leur ville à travers l'écriture d'une chronique urbaine.

Philippe de Vigneulles aurait débuté la rédaction de sa chronique en 1520 pour la terminer en 1526. En réalité il s'agit de la mise en place d'une rédaction définitive puisque plusieurs indices nous permettent d'observer que l'auteur avait déjà amassé de nombreuses notes et rédigé un premier état vers 1514, un cahier de notes qui sera entièrement refondu dans la version définitive. Étienne Médicis commence à écrire en 1500 ; 58 ans plus tard il *serre boutique & ferme les ruyseaux de ceste mienne œuvre*,

5 — H. Michelant, *Gedenkbuch des Metzzer Burgers Philippe von Vigneulles*, Stuttgart, 1852.

ce qui ne l'empêche pas de poursuivre la rédaction jusqu'à sa mort en 1565. Un neveu tentera de s'en faire le continuateur, sans grand succès, puisque la chronique s'arrête en 1567.

Dans le cadre d'un projet plus large sur les chroniques urbaines des ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles, l'analyse devra aussi bien porter sur les auteurs que sur les cadres de production, de réception et de diffusion. Il s'agira de prendre en compte le fait que chaque œuvre est à la fois exemplaire et singulière, et qu'elles n'ont de réelle valeur que comparées les unes aux autres. Les chroniques relèvent de choix personnels (lectures, curiosités littéraires, expériences vécues) et du sens donné au récit, résultat d'une formation intellectuelle qu'il convient de mettre en parallèle.

II. Formation intellectuelle

Comment saisir cette formation ? Comment en dresser les grandes étapes ? De ces questions découle la nécessité d'étudier le texte sous l'angle de la biographie pour comprendre une façon d'écrire l'histoire, qui se définit non seulement par le métier de l'auteur mais aussi par sa formation scolaire, par ses lectures et finalement par son intégration au milieu intellectuel de la ville.

Il s'agit alors de retracer la formation intellectuelle à partir d'éléments que les auteurs livrent en y ajoutant d'autres indices qui complètent ces informations souvent lacunaires, c'est-à-dire : l'existence d'écoles, le dynamisme culturel urbain et les ouvrages utilisés qui prouvent la circulation de ces derniers et leur accessibilité.

Il convient de préciser qu'un grand nombre d'éléments biographiques concernant Philippe de Vigneulles sont contenus dans ses *Mémoires*, un texte qu'il différencie du reste de sa chronique. Ces éléments permettent d'établir avec certitude son parcours intellectuel.

C'est ainsi qu'il mentionne son entrée à l'école de son village à l'âge de 7 ans pour ensuite fréquenter deux ans plus tard l'école de l'abbaye de Saint-Martin de Metz. On sait qu'après son passage à l'école abbatiale, il est placé par son père chez un notaire de Metz où il apprend à copier les actes. La perspective d'une carrière notariale ne semble guère l'attirer, si bien qu'il décide de quitter Metz afin de parcourir le monde pour *cognoistre et apprendre*. Son séjour à l'étranger dure cinq ans, dont trois ans et demi au sud de l'Italie. De sa formation scolaire, on retient qu'il a acquis une maîtrise du latin suffisante en tout cas pour lire et

transcrire une bonne partie des documents qui ont servi à la rédaction de sa chronique.

Sa formation scolaire ne pourrait à elle seule expliquer l'envie de rédiger une chronique de sa ville. Il faut à cet effet accorder une large place à son attirance pour des ouvrages aussi variés que la littérature classique et l'histoire. Le récit qu'il livre de son voyage en Italie va dans ce sens lorsqu'il précise dans ses *Mémoires* qu'à son retour les gardes de la Lorraine qui assiégeaient alors Metz se saisirent de *sa fairdelette pour l'examiner : adont lui deffirent et trouvaient dedans livres en italien qu'ils repourtoient*. Cet épisode témoigne que Philippe a assurément fréquenté la littérature italienne lors de son séjour.

Les références contenues dans sa chronique révèlent justement que sa curiosité n'aurait pu se satisfaire de l'utilisation exclusive d'une documentation locale. L'élaboration même de sa chronique va bien au-delà d'une simple accumulation d'événements contemporains ; Philippe situe plutôt sa ville dans un temps et un espace plus vastes. C'est ainsi qu'il précise dans son prologue qu'il a eu recours à un nombre important d'ouvrages qu'il a consultés, compilés, retranscrits. Se pose alors la question de l'accessibilité aux livres. Tous les travaux récents convergent vers cet axiome que la multiplication des lieux d'imprimerie, dont Metz fait partie, a permis la multiplication des ouvrages donc de leur accès. En outre, Philippe nous renseigne sur les bibliothèques qu'il a pu fréquenter, au moins celles de deux maîtres échevins, à défaut de préciser s'il possédait lui-même des ouvrages, ce dont on ne pourrait douter.

Grâce à la chronique de Philippe de Vigneulles, nous pouvons ainsi nous faire une idée du climat intellectuel qui régnait à Metz. Il mentionne notamment le séjour de Cornelius Agrippa dans sa ville entre 1518 et 1521. Selon Philippe, Agrippa aurait été à l'origine des nombreuses discordes théologiques qui enflammaient la ville à cette époque. En outre, après son départ de Metz, Cornelius Agrippa entretenait une correspondance active avec des membres du patriciat messin. Enfin, autre indice du dynamisme culturel à Metz, la fréquence des représentations théâtrales auxquelles participent les Messins. Du reste, Philippe précise dans sa chronique avoir été à l'origine de l'une d'entre elles.

À l'instar de Philippe, Étienne de Médicis a lui aussi rédigé une œuvre à caractère plus personnel à laquelle il ne donne toutefois pas le titre de mémoires. Deux ouvrages constitueraient cette œuvre, c'est du moins ce qui nous est parvenu, dont le plus important qu'il intitule *Libre de ma privada*⁶. Livre de comptabili-

té, informations d'ordre généalogique (liste de ses enfants et neveux), poèmes moraux, devises, ce registre fournit certes des renseignements sur sa vie privée. Cependant, si on perçoit bien la personnalité organisée de l'auteur, en revanche, Étienne reste silencieux sur certains aspects de son passé. C'est en réalité la chronique elle-même qui nous apporte un certain nombre d'éléments biographiques nous éclairant sur son parcours intellectuel.

Ainsi, s'il ne dit rien de l'école qu'il aurait fréquentée, il mentionne bien l'existence d'une école urbaine, dirigée par un maître mage nommé par le doyen de l'église cathédrale ; une école suffisamment ancienne pour qu'il en ait été l'étudiant. Le chroniqueur pose au moins d'emblée son sentiment par rapport à l'institution scolaire ; ceux qui la fréquentent en sortent *disciplinés, erudits & enseignés aux arts & sciences à eulx nécessaires pour le profit & honnesteté de la vie de l'homme*⁷. Ce souci de notre chroniqueur pour une formation scolaire dans des écoles de sa ville, qu'il juge relever de la juridiction urbaine, tend à prouver qu'il a été lui-même scolarisé, ce que confirment ses qualités intellectuelles.

En effet, Étienne maîtrise le latin, il connaît très bien les auteurs classiques, en tout cas, il les cite abondamment et il ne manque pas d'en traduire de longs passages, de même qu'il traduit une partie des actes de la pratique qui lui ont été utiles. En outre, on sait qu'il est possesseur de livres ; Chassaing, en notes de l'édition, a pu identifier un certain nombre de manuscrits et d'imprimés lui appartenant⁸. Étienne a ainsi eu à sa portée plusieurs ouvrages auxquels il se réfère constamment, qu'il complète, nous précise-t-il, par l'accès à d'autres bibliothèques.

Étienne ne manque pas non plus de brosser un tableau socio-culturel de sa ville. Il compte au nombre des ecclésiastiques, des maîtres en théologie, canonistes, légistes, maîtres ès art, docteurs, licenciés, bacheliers et au nombre des laïcs des avocats, canonistes, légistes, docteurs, licenciés et bacheliers en droits

6 — « ... Un gros manuscrit principalement écrit en occitan... Ce n'est sûrement pas un hasard si l'occitan, écarté plus ou moins complètement par Médicis de son œuvre publique, est utilisé sans gêne dans une production familiale, qui n'était pas destinée à être produite ». Le second volume, le *Liber de Marminhac*, est un registre qui lui sert à consigner les terrains acquis à Marminhac. Voir : M. de Framond, « Les livres de raison », dans *Étienne Mège dit Médicis, drapier et chroniqueur au Puy-en-Velay (vers 1475-vers 1565)*, Catalogue de l'exposition à la Bibliothèque municipale du Puy-en-Velay, Le Puy-en-Velay, 1999, p. 240 et 244.

7 — *Ibid.*, p. 269.

8 — Notamment « la version française de la *Vie de saint Louis* par Guillaume de Nangis. Au verso du feuillet de garde on lit cet *ex-libris* : *Ce livre appartient à moy Estienne Metge, merchant du Puy...* » A. Chassaing, *Introduction*, I, p. xxiii.

canon et civil. Au nombre des artisans enfin, apparaissent des parcheminiers et des libraires qui se fournissent en ouvrages auprès des ateliers d'imprimerie les plus proches, dont Lyon. Aussi, d'après Étienne, le tissu urbain porte en lui les germes de sa vitalité intellectuelle : des praticiens formés, des fabricants et des vendeurs de livres. Un dynamisme sans cesse alimenté par la présence d'étrangers qui n'auraient pas d'autres intentions que celle de vouloir s'intégrer à ces réseaux urbains. Sa ville attire parce que, dit-il, l'air est serein et tempéré, mais surtout parce qu'on peut y apprendre *art, mestier ou science de letre*⁹. Étienne campe donc le Puy dans le rôle d'un foyer intellectuel, une position renforcée dans son esprit par le fait que la ville amène de toute façon tous ceux qui viennent en pèlerinage, de la famille royale aux plus grands prédicateurs.

C'est la raison pour laquelle Étienne ne cache pas l'admiration qu'il porte à certains de ces concitoyens qui ont contribué au rayonnement de ce milieu. Il invoque ainsi que vers 1475, *en ce temps florissoit au Puy en l'art de metrificature ou rhetorique françoise* Simeon Croset, natif du Puy et orfèvre, lequel *compila par personnaiges la Passion Nostre Seigneur, & plusieurs autres vies de Saints & Saintes de paradis, & sans nombre de moralités, comedies, farces & autres divers misteres, joyeuses chansons & histoires* ; de même maître Guillaume Tardivi, *scientifique homme estoit & de singuliere eloquence, lequel composa certain livret de grammaire lequel j'ay veu en mes tendres jours en impression & se intituloit ainsi : Gramatica Guilhermi Tardivi Aniciensis ; & en autres sciences fut approuvé & elegant & de noble engin & très-agu en disputacion*¹⁰. Autant de citoyens, et d'autres encore, qui participent au dynamisme culturel en prêtant leur plume aux très nombreuses créations artistiques, tant poétiques (des bourgeois auteurs de rondeaux ou de *rethorique françoise*¹¹) que théâtrales puisque chaque grande procession offre son lot de mystères ou de petites histoires moralisées présentés lors d'événements particuliers. En se consacrant à la rédaction de sa chronique, Étienne se constitue lui-même comme un membre actif de ces réseaux culturels dynamiques.

Qu'ont de significatifs ces deux parcours intellectuels ? Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de deux marchands drapiers ayant fréquenté à peu de choses près un type d'école identique où ils ont entre autres appris le latin. Si cela n'a rien d'exceptionnel à l'époque, ce passage par les écoles ne les prédestinait

9 — I, p. 366.

10 — I, p. 259-260.

11 — I, p. 275-279.

pas à devenir les auteurs qu'on connaît. La suite de leur parcours est plus significative. De leurs études, ils ont tiré des avantages qui interviendront ensuite dans leurs choix personnels. Alors qu'ils poursuivent certes la carrière de marchands drapiers, l'aisance matérielle de leur situation sociale leur a permis de nourrir leur goût pour la lecture, d'épancher leur curiosité pour des œuvres en partie inconnues et d'envisager l'écriture de l'histoire de leur ville dans une vaste perspective historique. Aussi, tous les deux font preuve d'une démarche intellectuelle similaire dans leurs façons de travailler, même si elle n'est pas issue d'une même façon d'appréhender les choses : Philippe a voyagé pendant plusieurs années pour se former alors qu'Étienne n'a jamais quitté sa ville. L'idée qu'ils se font de leurs sources (manuscrites ou imprimées, archives urbaines ou ecclésiastiques) et le traitement qu'ils en font (amasser, consulter, recopier et agencer), témoignent ici du rapport qui s'opère au XVI^e siècle, entre ces marchands de renom dans leur ville et la construction par écrit d'une mémoire urbaine. En cela, Étienne et Philippe constituent deux exemples importants dont les parcours biographiques n'ont de réelle valeur que s'ils sont étudiés dans une même perspective : celle du sens que donneront nos deux auteurs à leur récit.

III. Le paradoxe de l'entreprise individuelle et du milieu producteur

C'est ici que se pose la question des motivations d'écriture : pourquoi écrivent-ils ? Il convient d'abord de savoir s'il s'agit d'œuvres de commande. En ce qui concerne *Le Livre de Podio*, nous savons que dès 1456, le Consulat avait émis le souhait que le registre de consignations des consuls en exercice (l'*Official*) devienne un registre où seraient conservées notamment les solennités publiques « à titre de précédents utiles à consulter ». Étienne Médicis fait sienne l'entreprise qu'il ne manque pas de dédier, dans son prologue, aux *Seigneurs de la ville du Puy, Consuls, Citoiens & commun populaire*. Quant à la *Chronique de Metz*, rien ne laisse supposer qu'il s'agisse d'une commande, l'auteur ne le précisant pas dans son prologue ni ailleurs dans le cours du récit. Reste à savoir s'il s'agit alors d'une initiative personnelle. Dans son prologue, voici ce qu'il livre : *Laquelle je, Philippe de Vigneulle, le merchant et citains de Metz ait deliberes moiennant la grace de Dieu, que, à la louange d'icellui et à l'onneur de la noble cité et de tous les bons seigneurs et recteurs d'icelle de jcy dire, traicter et raconter aucunes choses d'icelle dicte noble cité.*

En réalité, leurs intentions s'inscrivent dans une même logique, comme le laisse apparaître la teneur de leur prologue. Tous deux se sont donné pour tâche, et non des moindres, de construire la mémoire de leur cité, d'en affirmer la nécessité, conscients d'écrire des *ouvrages fructueux & principalement servans au bien publique...*, comme l'exprime Étienne Médicis reprenant le terme de *miroir* pour désigner sa chronique, *ung miroir par lequel on peult speculer clerement les choses passées comme présentes*. Philippe de Vigneulles quant à lui développe l'idée que son travail sera toujours utile à ceux qui plus tard poursuivront l'histoire de la ville. Si Philippe n'emploie pas le terme de miroir pour qualifier son travail, il demeure que sa chronique aura pour fonction de refléter le bon gouvernement, celui *qui a su gouverner, régenter et maintenir cette noble cité de Metz en sa franchize et liberté et que les bons bourgeois, citains et manantz d'icelle puissent vivre paisiblement desoubz eulx et les servir honorer et obéyr jusques à la fin*.

Cependant, leurs intentions ne sont peut-être pas aussi évidentes que le laissent percevoir les auteurs eux-mêmes. Pour comprendre l'état d'esprit du chroniqueur dans l'élaboration de son travail, il faut évoquer la menace qui plane inlassablement sur la ville. Cette menace prend plusieurs formes, notamment, politique (risque de disparition de la ville pour des raisons de conflits), militaire (la présence de bandes armées laissées pour compte) et religieuse. Cette dernière menace est l'une des plus marquantes chez les deux chroniqueurs. En effet, à partir de 1520, la présence de Luthériens mobilise les institutions urbaines et religieuses de même que nos chroniqueurs qui centrent leur récit sur tous les événements liés à ce phénomène. Par exemple, Philippe de Vigneulles nous rapporte qu'en 1522 a lieu à Metz une procession se voulant être une mise en garde contre les partisans de Luther. C'est de loin l'événement le plus long rapporté par l'auteur dans toute sa chronique : onze pages de description où il signale sa présence dans la foule. De même, Étienne Médicis décrit inlassablement entre 1520 et 1565 l'impuissance des autorités civile et religieuse à combattre l'idéologie luthérienne au sein de la population. Tous ces phénomènes créent par conséquent chez le chroniqueur un sentiment à la fois de puissance et d'impuissance : d'impuissance devant ce qui aurait pu lui être fatal, de puissance parce que la ville, finalement, s'en est toujours sortie honorablement. C'est pourquoi, le pire ennemi de la mémoire urbaine serait l'oubli : oublier les efforts déployés pour trouver des solutions, oublier que la conscience urbaine des

citoyens a servi à repousser l'ennemi, peu importe la forme sous laquelle il s'est présenté.

Il est donc certain qu'on ne peut conférer à ces deux chroniques une dimension autobiographique. Cependant, dans les choix spatio-temporels qu'ils opèrent, les deux auteurs se font les protagonistes de leur récit en y occupant la première place. Cette reconstitution passionnelle a pour but, au fond, de mettre en garde les citoyens et les générations à venir contre toute action qui conduirait à l'éclatement de la cohésion civique, sociale et religieuse. C'est parce qu'ils se font les gardiens de l'idéologie du bon gouvernement de la ville, que leur statut social d'auteur au sein de la ville devient révélateur. En effet, ni Étienne ni Philippe ne sont des historiographes officiels qui auraient été rémunérés, vivant ainsi de leur plume. Ils n'appartiennent pas davantage à ces bourgeois anonymes dont les récits ont décrit les événements de Paris ou encore de Valenciennes. Bien au contraire, Étienne et Philippe sont d'abord et avant tout des marchands comme ils le précisent eux-mêmes dans leur prologue, des marchands qui ont fait fortune dans la ville. Ce sont ainsi des bourgeois qui, grâce à la ville et à sa cohésion, ont pu être liés aux divers réseaux politiques, économiques et culturels.

Arrivé à ce niveau de l'analyse, il nous faut évoquer les chroniqueurs italiens. Nous nous référons ici à ces livres des marchands toscans écrits sous le titre de *cronache domestiche* ou *ricordi* ou encore de *ricordanze* ou bien simplement *chronache*, dont le contenu rappelle par bien des aspects les chroniques messine et anicienne. Leurs écrits, partagés entre réflexions personnelles et enregistrements des événements qui touchent la cité, ne respectent guère de limites et les récits s'enchevêtrent. Comme l'a bien analysé C. Bec, les auteurs se font pédagogues, certains événements retenus leur « sont autant d'occasions pour condamner les mauvais citoyens », prétextes « pour des leçons pratiques d'un comportement politique tout entier fait de prudence, de respect des autorités ». Ainsi, tous les événements essentiels liés à l'histoire de leur cité sont interprétés par les auteurs toscans comme une manifestation du patriotisme et de leur attachement à un civisme municipal¹².

Étienne et Philippe suivent un schéma assez identique à celui des auteurs italiens dans l'élaboration de leur chronique. En vertu du principe selon lequel la construction de la mémoire de leur ville doit faire partie d'un projet pédagogique, tous deux

12 — C. Bec, « Sur l'historiographie marchande à Florence au XIV^e siècle », dans *La chronique et l'histoire au Moyen Âge*, D. Poirion (textes réunis par), Paris, 1984, p. 48.

retiennent des éléments significatifs historiquement producteurs de sens. Étienne et Philippe débute leur récit par différents mythes fondateurs et la trame se poursuit selon une chronologie qui a pour fonction de faire de leur ville un centre ancestralement reconnu, où tout converge. Dans le même temps, ils ne peuvent faire autrement, pour des fins historiques non dénudées de parti pris, de rattacher Metz et Le Puy à deux zones géopolitiques évidentes : le royaume de France et la chrétienté, quitte à s'aménager une liberté avec la vérité historique. Ainsi, Philippe préfère de loin faire de Metz une constituante du royaume, afin de confirmer son autonomie, au lieu de la situer dans l'Empire, auquel elle était réellement rattachée. Le travail sur les sources des deux auteurs, de même que leurs lectures d'ouvrages historiographiques et leurs références aux auteurs anciens, sont là pour offrir autant de garanties de vraisemblance, gage du sérieux de leur œuvre. Leur implication dans le récit est également une donnée essentielle. Le recours au « je »¹³ constitue la forme narrative, l'enchaînement des différents éléments du récit s'organise, pour reprendre l'analyse de C. Bec, « selon une perspective qui sous-entend elle-même une vision et une interprétation plus ou moins conscientes du monde environnant, une "philosophie de l'histoire" »¹⁴.

Par conséquent, l'engagement littéraire d'Étienne et Philippe doit s'envisager en tenant compte de l'ensemble des expériences qu'ils ont connues et qui confère à leur écrit une légitimité. Leur enracinement dans la ville, parce que « natif » du Puy ou *nacioné* de Metz, leur accorde le premier droit d'écrire un passé urbain et fonde ainsi « la supériorité du milieu dans lequel ils ont grandi »¹⁵. Mais c'est aussi leur formation intellectuelle, leur carrière de riches marchands drapiers, leur participation à la vie politique urbaine, leur présence assidue à toutes les manifestations civiques importantes (entrées royales et princières, commémorations, etc.) qui ajoutent une cohérence encore plus grande à leur démarche.

Au fond, Étienne Médicis et Philippe de Vigneulles sont bien les représentants du développement du civisme marchand qu'on observe à l'époque dans plusieurs villes. Cependant, tous les

13 — Cl. Gauvard, « Christine de Pizan et ses contemporains : l'engagement politique des écrivains dans le royaume de France aux XIV^e et XV^e siècles », dans *Une femme de Lettres au Moyen Âge. Études autour de Christine de Pizan*, L. Dulac et B. Ribémont (articles inédits réunis par), Orléans, Paradigme, 1995, pp. 105-128.

14 — Art. cité, p. 45.

15 — J. Rossiard, « Crises et consolidations », dans *Histoire de la France urbaine*, G. Duby (dir.), Paris, 1980, p. 588.

deux ont franchi un pas qui les a conduit au-delà de la simple compilation : c'est là leur spécificité et l'intérêt qu'ils soulèvent chez les historiens. Ainsi, si les autorités consulaires avaient souhaité dès 1456 que s'élabore un registre de consignations des solennités publiques¹⁶, Étienne envisage à partir de 1500 l'élaboration d'une chronique qui inclurait non seulement le déroulement des manifestations par trop limitatif, mais qui concernerait l'ensemble des *gestes & faits que concernent la cité & ville...* depuis ses origines¹⁷. De même, le projet narratif de Philippe est de constituer une histoire de sa ville depuis les origines, en rapportant l'ensemble des mythes fondateurs. Il se démarque délibérément des initiatives prises par des bourgeois messins dès le xve siècle de consigner sous formes de journaux¹⁸ des faits relatant de manière succincte l'histoire de Metz. C'est en se faisant les protecteurs de l'ensemble du patrimoine historique et culturel de leur cité qu'ils inscrivent leur œuvre dans ce que C. Bec appelle « le municipalisme du chroniqueur ».

Nous avons voulu démontrer, à partir de ces deux exemples, l'intérêt pour l'historien de l'historiographie de retracer tous les éléments biographiques des auteurs de chroniques, non pas pour en écrire une biographie, mais pour comprendre en quoi un parcours individuel est révélateur d'un processus d'écriture.

C'est à partir de ces éléments biographiques que l'on peut comprendre à la fois la manière dont ils s'approprient le passé urbain et la volonté impérative de vouloir le transmettre par l'écriture d'une chronique urbaine. La construction même du récit s'inscrit dans un temps historique, celui des deux auteurs, à une époque où ils voudraient croire à une pleine maturité de leurs institutions.

Danielle COURTEMANCHE,
Université du Littoral-Côte-d'Opale

Myriam CHOPIN-PAGOTTO
Université de Haute-Alsace

16 — Cette compilation fut rédigée par André Mège, probablement le propre grand-père d'Étienne. Cf. M. de Fremond, «Le chroniqueur et l'historien », dans *Étienne Mège dit Médicis, op. cit.*, p. 298.

17 — Les autorités consulaire, ecclésiastique et seigneuriale lui bloqueront l'accès à leurs archives. Étienne s'en plaint amèrement dans son prologue lorsqu'il écrit qu'il ne lui a pas été permis de voir les antiquités & faits vertueux dignes d'être vus, que sont enclos & un seure custode registrés dans les archiz... (*Aultre Prologue*, p. 4).

18 — Dont le *Journal* de Jacomin Husson, éd. M. Michelant, Metz, Rousseau-Pallez, 1870.